



Discours de présentation de Robert Lalonde à l'Académie des lettres du Québec

Salon du livre de Montréal, 21 novembre 2013

Jacques Allard

Voici un écrivain dont l'œuvre se signale par une richesse de pratiques rare au Québec. Robert Lalonde a d'abord été, et demeure, un fameux comédien et acteur, un auteur dramatique, un traducteur et adaptateur de pièces de langue anglaise, un professeur d'art dramatique, un directeur artistique de théâtres. Et puis, à travers toutes ces occupations de scène et de plateau, où l'homme vivait toujours déjà en littérature, sont apparus le romancier, le nouvelliste, l'essayiste, l'animateur d'ateliers, le chroniqueur littéraire.

Direz-vous que cela suffit à bien s'occuper?

Vous découvrirez bien vite qu'il consacre la moitié de sa vie à courir les bois, les marais, les lacs et les rivières, se livrant à une contemplation assidue de tout ce qui, là, pousse, rampe ou trotte. Ou vole, puisque même le ciel n'échappe pas à son observation. En fait, c'est de là, de cette nature animale et végétale, aérienne et terrienne, qu'a surgi, qu'émerge toujours, son œuvre, sa pensée, son esthétique. Même le dessin et l'aquarelle auxquels il se consacre. À temps perdu, évidemment! À toute cette activité, il vous faudra ajouter ses lectures de dizaines d'ouvrages littéraires et savants qui vont innover l'écriture de ses cahiers.

« Je suis moitié Flaubert, moitié Audubon », dit-il à juste titre dans *Le Monde* sur le flanc de la truite (Boréal 1997, p. 126).

Devant un parcours aussi varié, on serait porté spontanément à dire que cet artiste surabondant a décidé beaucoup de cordes à son arc, osant ce cliché qui, dans son cas, retrouverait vite ses flèches, l'expression renvoyant opportunément à l'origine amérindienne, que Robert Lalonde porte avec fierté. Avec raison, ajouterais-je, prétextant de ma part un cousinage lointain. Dans ces conditions, une présentation expresse ne peut qu'esquisser à grands traits (eh oui...) la course qui va par tant de sentiers depuis une quarantaine d'années.

Né en 1947, à Oka, près de la réserve mohawk de Kanasatake, Robert Lalonde a fait des études classiques au Séminaire de Sainte-Thérèse, où il enseignera plus tard l'interprétation dramatique, quand le séminaire s'appellera Cégep Lionel-Groulx. Il se souviendra un jour de sa solitude devant la grande fenêtre de la bibliothèque, « au commencement de son alliance avec les mots » (*Le Monde...*, p. 136). Après l'obtention de son baccalauréat, le diplômé ira pendant trois ans faire son apprentissage au Conservatoire d'art dramatique de Montréal. Pour obtenir, à 23 ans, le premier prix d'interprétation et une bourse d'études d'un an en Europe. Sa carrière théâtrale, qui démarre ainsi prestement, se déploie ensuite sur une dizaine d'années, avant que ne paraisse, en 1981, son premier livre, un roman fringant, intitulé *La belle épouvante*.

Le comédien et acteur

On se souviendra de quelques prestations emblématiques du comédien et acteur. Passons outre la Ligue nationale d'improvisation qu'il a fréquentée, sans doute une fête qui a dû prolonger le Conservatoire. Plus important : en une quarantaine d'années, le comédien s'illustrera dans une bonne trentaine de pièces, des œuvres pour une moitié québécoises, l'autre étant anglaise, française, italienne. Du côté québécois, on trouve Michel Tremblay avec *L'Impératif présent*; *Les Feluettes* de Michel-Marc Bouchard, qui elles vaudront à Robert Lalonde le prix du « Meilleur acteur premier rôle », au Gala des Masques; *Ha! Ha!* de Réjean Ducharme; de Claude Gauvreau, *La Charge de l'original épormyable* et *Les oranges sont vertes*; de Gratien Gélinas, *Hier, les enfants dansaient*; de René-Daniel Dubois, *Being at home with Claude*; de Michel-Marc Bouchard, *Christine, la reine garçon*; d'Olivier Kemeid, *Moi, dans les ruines rouges du siècle*. En somme, dans ce volet théâtral : du grand cru québécois.

Du côté français, il en ira de même avec *Le Misanthrope* de Molière; le *Malentendu* de Camus; *Art* de Yasmina Reza; idem du côté anglais avec trois Shakespeare : *Les joyeuses commères de Windsor*, *Roméo et Juliette*, et *Macbeth*; ou italien, avec deux Pirandello : *Six personnages en quête d'auteur* et *Henri IV*; enfin un Goldoni, *La Locandiera*. J'arrête là l'énumération, pour signaler tout de même, au générique de l'acteur, onze films et une vingtaine de productions à la télévision.

L'écrivain

En ce qui concerne les publications, le nombre en impose encore là, autant que la qualité : dix-huit romans et recueils de nouvelles, quatre essais sur l'écriture sous forme de carnets, à quoi on doit ajouter : un recueil de poésie (*Baie de feu*), plusieurs chansons, trois pièces (dont *Monsieur Bovary ou Mourir au théâtre*) et deux traductions. Une telle performance, tant de travail, tant de constance dans l'écriture, devait lui valoir beaucoup de marques de reconnaissance : le Robert-Cliche, pour *La belle épouvante*, paru en 1981; le Jean-Macé (Ligue française d'enseignement) en 1982 pour *Le dernier été des*

Indiens; le prix Québec-Paris en 1986, pour *Une belle journée d'avance*; en 1992, le Grand prix du livre de Montréal pour *Le Fou du père*, et celui des lectrices *Elle-Québec* pour *L'Ogre de Grand-Remous*; en 1994, le prix du Gouverneur général et le Prix Jean-Hamelin pour *Le petit aigle à tête blanche*. Pour couronner le tout : l'Ordre du Canada en 2005, et le Prix de l'Office de la langue française en 2007.

La trajectoire

Si l'on s'attarde aux proses narratives, tout commence en 1981, avec *La belle épouvante* déjà mentionnée, pour venir jusqu'aujourd'hui en 2013 avec *C'est le cœur qui meurt en dernier*. Ces deux ouvrages, qui à ce jour délimitent la trajectoire lalondienne, permettent de remarquer la constance du caractère autobiographique (ou autofictionnel) de toute l'œuvre, même les quatre carnets de réflexion sur « l'art de voir, de lire et d'écrire », comme dit le sous-titre du *Monde sur le flanc de la truite*, son plus beau carnet, débordant d'observations, de réflexions, et qui sera d'ailleurs repris en France (chez L'Olivier en 1999).

Autre remarque : si pour cet écrivain les frontières génériques sont à franchir, c'est par et dans leur métissage : il y a de l'essai dans la fiction et de la fiction dans l'essai, du théâtre dans le récit. De la poésie aussi. Avec lui, on voit bien à quel point le roman contemporain se fait phagocyteur, et par là impératif, totalitaire. Au fond : entièrement libre. Jusqu'à la fragmentation du raconté, des chapitres ou même des paragraphes. Avec un narrateur entièrement voué à la littérature, mais indécis, bi-sexuel, assumant tous les contraires, vous obtenez au bout du compte la formule lalondienne, complexe, paradoxale, rebelle toujours. Tant pis pour qui n'aime pas être bousculé.

Le rapport à la langue

Quant à la langue, le titre du premier roman annonce la nature du rapport entretenu avec le familier, le parlé : *La belle épouvante* est une expression du registre populaire (le cheval qui part « à la belle épouvante »). Du même ordre, vous aurez plus loin : *Le Diable en personne*. Dans ses textes, l'auteur ne se privera pas de cette couleur langagière, bien au contraire. Ensuite, vous noterez le goût de l'invention qui se manifeste avec *Le Vacarmeur*, ce néologisme pour désigner le rabatteur, celui qui va devant les chasseurs faire son vacarme. Et puis, le renvoi à l'origine avec *Iotékha'*, qui signifie « celui qui brûle ». C'est le nom donné au narrateur par ses amis iroquois quand ils le voient contempler intensément un arbre ou un animal. On ne sera ensuite pas étonné de voir si prégnante la référence amérindienne, particulièrement dans *Le dernier des étés indiens*, le deuxième roman, paru en 1982. Et dans *Sept lacs plus au nord* (1993).

En continuant le survol des titres, vous verrez la parole intime envahir la page couverture. Inquiète : *Où vont les sizerins en été? Que vais-je devenir jusqu'à ce que je*

meure? Fataliste : *Un jour le vieux hangar sera emporté par la débâcle*. Passionnelle : *C'est le cœur qui meurt en dernier*. Ou paradoxale avec *Un cœur rouge dans la glace*.

Le parental et le naturel

Le thème parental, sans être explicité dans les titres récents, se donnait déjà évidemment avec *Le Fou du père*. Ce père (qui lui apprend le monde, la chasse, la pêche et même la sexualité) dominera d'ailleurs la représentation familiale, généralement positive, mais critique, comme on le voit dans la superbe théâtralisation de la mère que propose *C'est le cœur qui meurt en dernier*.

Si l'on s'attarde ensuite à la référence à la nature, on relèvera l'inscription de l'aigle, des sizerins, de la truite, du jardin, des lacs. Au fil de la lecture viendront aussi le huart, le geai bleu, la sterne, la perdrix, le chien, compagnon de l'homme des bois, et tant d'autres avec qui l'observateur écrivain entretient une complicité absolue. On retiendra la mort émouvante du courageux garrot femelle dans *Iotékha'* (p. 72), le majestueux chevreuil qui pleure dans l'eau (*Le Monde...*, p. 109), le ouaouaron stoïque mourant dans la glace. Fusion romantique? Plutôt une fratrie « sauvage », parfois franciscaine, profondément vécue. La galerie animale de Robert Lalonde, – la plus considérable à ce jour de la fiction québécoise –, mériterait une analyse approfondie.

Je me garderai ici d'énumérer tout ce qui fascine l'auteur chasseur et pêcheur. Il a suffi de rappeler le monde lacustre et forestier québécois, les animaux déjà mythifiés comme l'orignal, célébré comme la truite, ou privilégié comme l'aigle qui, lui, représente le poète, cet Aubert petit et blanchi par l'âge, proche de la mort dans *Le petit aigle à tête blanche*, texte capital de la représentation de l'écrivain dans notre littérature. « Un grand livre », assurément, comme le disait à son auteur la consœur Françoise Loranger.

Et le corps du texte ?

Il faudrait enfin ne pas négliger l'écriture du corps. « Giono, dit Lalonde, m'a donné la permission d'écrire, c'est à dire d'écrire comme j'en avais besoin, dense, serré, touffu, juteux, d'écrire en incarnant, en donnant chair et sueur, sang et effluves d'haleines. La permission aussi de tout dire, à condition que le corps y soit...le corps et le dire » (*Le Monde...* p. 23).

En passant ainsi de la nature à la culture, aux livres, à la littérature, à l'intertexte où s'installe l'auteur, on ne trouve dans les titres qu'une annonce explicite, celle de Flaubert. Mais les connaisseurs de l'œuvre se souviendront de l'importance inaugurale des Nourritures terrestres d'André Gide ou de l'univers déterminant de Jean Giono. On aura aussi à l'esprit les neuf écrivains célébrés dans *Des nouvelles d'amis très chers* (1999) : outre Giono, on trouve Colette, Flannery O'Connor, Francis Scott Fitzgerald,

Gabriel García Márquez, Anton Tchekhov, Guy de Maupassant, Gabrielle Roy, Michel Tremblay. Belle école. On aura en outre, en 2002, la mise en fiction de Marguerite Yourcenar dans *Un jardin entouré de murailles*, sans compter les dizaines d'écrivains pistés, cités, commentés dans les quatre carnets. Je ne peux m'empêcher de sourire en pensant à l'effroi de qui aurait un jour à faire l'édition critique de l'œuvre. Robert Lalonde est un écrivain hyper textué, un écrivain peuplé d'écrivains.

En terminant ce balayage, je dois signaler que les souvenirs de l'enfance et de l'adolescence du narrateur sont au substrat de presque toutes les histoires racontées. *L'Ogre de grand remous* en est un indice par son renvoi aux fables, mais c'est dans les dix nouvelles du *Vaste monde*, scènes d'enfance que le thème s'affiche. L'expression du « vaste monde » est empruntée au Survenant de Germaine Guèvremont.

En résumé

Se trace donc au gré des parutions le portrait d'un artiste multipiste, branché sur toute source, de nature et de culture, de vécu et de lu. Un romancier et nouvelliste reconnu ici et en France. Un écrivain acteur et auteur dramatique fidèle à son enfance. Un grand chasseur et pêcheur de mots. Lyrique et réaliste. Dont l'écriture plus sauvage que dressée, expérientielle, adore l'oxymore. Adeptes du discours familier, pourtant si souvent savant. Un créateur brûlant de désir, mais aussi un artiste discipliné qui « s'efforce à la patience et à l'espérance », dont le travail avance par touches successives, comme pour le peintre qui a fait du plein air son royaume. Bref, un dont le parcours donne une vraie leçon d'écriture libre, et, – sortons les grands mots –, transgénérique, dialogique.

On peut le voir à l'œuvre même dans sa cuisine, où il réchauffe le café, sur la galerie de sa maison, sur les marches de son perron, dans le canot, la cabane ou le hangar. Il a partout son poste d'observation, parfois en compagnie d'une chatte capricieuse et plus souvent d'un chien, toujours prêt, lui, pour la course forestière. Avec Robert Lalonde, se renoue la vieille alliance de l'écrivain québécois et du forestier, que j'ai déjà relevée dans le roman des années 1950 (cf *Le Roman du Québec*, Québec Amérique, 2001). Mais pour lui, cela allait sans doute de soi, puisque dans le dialecte normand le mot « londe » signifie « bois » ou « forêt ». Bel exemple, peut-être, de la programmation du nom, parfois, chez certains artistes. Robert du Bois, Robert de la Forêt, magnifique signature.

Jacques Allard